

Premier chapitre

Les peines de cœur, c'est long à guérir. Et puis, ça laisse des traces. Mais voudrait-on qu'il en soit autrement ? Il paraît qu'on n'écrit bien que dans la souffrance. Maigre consolation quand tout le reste fout le camp ! Al-lons, il est urgent de reprendre pied et lutter ou se laisser dériver, l'esprit en déroute, jusqu'à la nuit des temps. Les mots semblent sortis d'un téléscrip-teur, affranchis de toute volonté, en courtes rafales interrompues par les premiers soubresauts du réveil. On dirait que la ligne verte com-mence à s'affoler. Aussi, quelle idée d'avoir collé cet engin à la tête du lit ! Décidément, ça fait trop mal de re-garder en arrière. Et vais-je encore guetter la mort longtemps ? Sait-on d'ailleurs où elle se cache ? Sur quelle rive, en quelle saison ? Et d'abord, à quoi la reconnaît-on ? Pour moi, c'est comme un écran vide ou cette note surai-guë qui ne veut pas s'éteindre. Ou bien comme ce processeur dont on aurait vidé la mémoire – la mémoire... Un grand jardin d'Éden dont on serait seul à savourer les plaisirs. Une mortelle planète oubliée de tous... La porte de la chambre s'ouvre. Suis-je enfin réveillé ? Ça fait dé-jà... Je ne sais plus... « Alors, on a fait une bonne nuit ? On va faire un brin de toilette ? Dites donc, on a fait tom-ber ses oreillers ! » S'abandonner... Oui c'est ça, redevenir un même... Surtout ne plus penser... Si fatigué. Pourtant il faut rassembler ses forces et faire vite car le temps se resserre. Faire le point. Dégager l'essentiel, vu qu'il faudra bien en finir. Mais en beauté, s'il vous plaît. Partir... Oui, partir, laisser le cerveau flotter librement... Comme une barque emportée par le courant. Ce que je

vois m'étonne. Ce sont d'anciens souvenirs qui ressurgissent, ceux qui se sont imprimés quand la conscience n'affichait pas encore complet. Revenez plus tard pour cause d'inventaire... Non, ils ne m'intéressent pas. Non, ils ne me concernent plus. Ce n'est pas l'histoire de toute ma vie... Seulement les dernières années... Là où je peux encore avoir prise. Là où j'ai dû m'endormir. En premier lieu, se raccrocher à quelque chose. Il y aurait bien cette femme... Ça vaudrait peut-être le coup d'essayer. Le corps vieillit mais pas les sentiments. La vraie désespérance, c'est son image dans la glace. Faut-il se résigner ? Allez ! À la guerre comme à la guerre ! Il faut se lancer. Bon Dieu, on verra toujours où on atterrit. Oh ! S'échapper de ce corps trop pesant. Refaire son apparence et réapprendre à vivre. C'était le tout début de juillet, une période bizarre. On n'est pas encore en vacances, du moins dans sa tête. Mais on ressent déjà l'éloignement. Et ce quelque chose qui gêne, qui entrave, dont on essaye de se souvenir et qui se dérobe. Attendez ! Attendez ! Ce petit rien qu'on a oublié de faire, qu'on a oublié de dire en partant. Et le rythme. On n'est pas encore dans le rythme. Voilà. Un soleil frileux. Pas d'saison. Non, ne pas fermer les yeux. Toujours se tenir en éveil. Surtout ne pas perdre le fil... Elle n'en a pas fini de rôder autour du lit avec sa blouse blanche entrouverte, le bouton défait à l'entrechuisse. On pourrait y mettre la main... Voyons ! Ai-je dit un mot ? Elle me sourit. Elle a dû voir mon regard. Bon. Le soleil. Le clapotis des voix au fond des oreilles. Tu fais quoi ? Tu pars quand... ? Merde ! Ai-je su répondre ? N'ai-je pas été trop ridicule ? Oh ! Et puis dans le brouhaha, qui écoutait vraiment ? Et dire que ce sont souvent les derniers mots qui nous poursuivent ! Ah ! Elle est partie. C'était moins une ! J'l'aurais eu le geste déplacé. Calme ! On va recalculer l'image... Le nez dehors. Le vertige de la liberté. Tous les chemins s'offrent. Aujourd'hui, le cœur n'y est pas.

Elle était rentrée directement. Le regard de l'homme l'avait troublée. Elle ne percevait pas clairement la conduite à adopter. Refaire sa vie à quarante ans ? Recréer des habitudes. Remettre des repères. Reprendre espoir. Rêver quoi ! Un jeu si compliqué. Elle s'aperçut qu'elle était arrivée en tournant la clé dans la serrure. Un frisson. L'appartement vide. On avance. On se dit que tout est possible. Jusqu'au jour où on est rattrapé par le temps. Restent peu de choses en vérité : quelques objets idiots et des tas de noms oubliés. Tant de peine, tant d'efforts et pour quel résultat ? Aura-t-on le courage de repartir, après ça ? Elle s'assit et porta ses yeux par-delà la loggia. Un bleu délavé et deux ou trois filaments égarés. Ne plus résister. Permettre au destin de s'accomplir. Sentir son corps et trouver enfin le repos... Les mots viennent et s'éloignent aussitôt sans que je puisse en remplir les murs blancs de ma chambre. Parfois il en est un, plus fort. Il flotte un instant au-dessus de ma tête. L'amour comme une guérison. Son visage apparaît et disparaît comme un néon capricieux. Oh ! cette douleur dans la poitrine. Que fait-elle ? Vers qui vont ses pensées ? Et la vie qui va si vite ! La loggia. Le bleu délavé. Mon Dieu, tout est perdu d'avance. Et cette porte que je guette sans cesse. Quand on n'a pas de prise sur le réel, alors vaut mieux l'inventer. Facile à dire ! Cette foutue porte va s'ouvrir et je saurai peut-être. Le drap est moite. Une chemise de nuit ! Quelle déchéance ! Suis plus en état pour la romance. Les idées ont encore filé. Tout est à refaire.

Le médecin est entré, suivi d'une cohorte de petits pas empressés. Il tourne autour de moi comme un catcheur sur le ring. Peu engageant, il note des trucs, relève la tête vers les autres. Les stylos se redressent. Je suis en apesanteur. Je les regarde et me regarde en simultané. Je suis bien. Je me fous de ce qu'il va dire. Mais là, il ne dit rien et pour le compte, ça m'emmerde. J'ai brusquement cette impression que plus personne ne me parle. Une révélation. Et ça doit

faire un bout de temps car les voix, je ne parviens plus à les faire résonner dans ma tête. C'est aussi bien. Pas besoin de répondre. Il sera toujours temps le moment venu... Ou alors ils ne veulent pas que j'les entende ? Allez ! La même tactique : le refuge du sommeil et voler à travers l'espace. Annuler les années.

Le portable avait vibré. Un message : Libre ? 20 heures Angle Saint-Marcel-Salpêtrière. Régis : Que répondre ? Il l'avait fait répéter quand elle avait dit : l'année prochaine, je ne serai toujours pas mariée. D'abord, il n'avait pas eu l'air de comprendre puis il avait été touché. Il avait rougi légèrement. Elle tapa simplement : OK ! en pensant déjà à ce qu'elle mettrait. Le jean, la veste de cuir noir, les bottines. Cette tenue le troublait. Étrange. Elle ne se trouvait pas belle. Pourtant, il semblait ému chaque fois qu'ils se croisaient. Elle en jouait. Quelle femme n'a pas ses armes ? Une sensation de chaleur parcourut son ventre. Cependant les craintes demeuraient. On ne bouscule pas le quotidien aussi facilement. On lui avait très tôt enseigné la prudence. Contente-toi de ce que tu as. Quand on est gosse, ça n'aide pas à rêver. Alors, elle était restée dans sa banlieue, le béton des années 70. Fallait bien loger tout le monde. Le chaos. Et plus tard : fais un mariage sérieux. Sérieux ? Le fiasco, oui. Un ami de la famille. Plus âgé, ça vaut mieux. Mais elle avait résisté. Un soir, l'inconnu. Audessus de ses moyens. On l'avait bien prévenue : il n'est pas de chez nous. Tout ça finira mal. Elle avait tourné la page avant que cela ne tournât effectivement mal, emportant son garçon. Quinze ans aujourd'hui. Quinze ans de souffrance. Les dimanches surtout. Les rêves brisés. Les dimanches interminables derrière les carreaux. Les remarques insidieuses. Il a bien grandi. Il ressemble à qui ? Le gamin dans un coin. Jusqu'à l'autre jour. C'est ainsi que les choses commencent, sans qu'on s'en rende compte. Une petite entorse aux habitudes. On s'attarde quelques minutes. On ne sait pas très bien pourquoi. Et puis, le pli

est pris. Elle se détourna de la fenêtre et saisit le téléphone. Allô ! C'est moi, Diane.

Il est entré, un peu raide dans sa veste en daim. Il s'assoit maladroitement. Elle sourit. Elle regrette de ne pas être venue seule. Il a le tact de parler tout de suite. Rien que de vagues considérations sur le restaurant mais cela suffit. C'est lui qui a choisi l'endroit, pour être sur son terrain. Il a été retardé – sa femme – il est vraiment désolé. Elle ne peut s'empêcher de se montrer cassante. Il ne paraît pas s'en apercevoir. Il passe d'un sujet à l'autre avec aisance. Le vin aidant, on se détend. Le repas est épicé. C'était vraiment une bonne idée. Mais le temps va si vite. Il faut peut-être rentrer. Le trottoir. Je n'entends plus ce qu'ils disent. Je vais me lever et traîner le goutte-à-goutte. La tête me tourne. Je me retiens à l'armoire. La veste en daim est là, suspendue à un cintre en fer. J'arrive au cabinet de toilette. Un coup d'œil à la glace. C'est pas encore ça. Pourvu que j'aie le temps. Partir proprement... Je retourne au lit-cage. Une fois l'émotion passée, que reste-t-il ? Son fantôme qui va vous hanter toute votre putain de vie et si l'on ajoute tout ce qu'on n'a pas fait, les regrets et tout le saint-frusquin, alors quelle cacophonie ! Comment fermer l'œil après ça ? J'ai enfin franchi la porte. La maladie, on s'en fait tout un monde mais ça se résume à avoir mal entre deux rémissions. On m'a dit : Vous êtes surprenant. Déjà debout ! Surtout pas d'imprudence ! J'ai à peine attendu qu'elle soit sortie. C'est drôle quand même : on dirait qu'elles ont été mises là uniquement pour vous contraindre. Ça doit faire partie du traitement. J'avance dans le couloir. La Petite Dame du 312, je l'ai entendue cette nuit. Elle n'est plus là. Ils ont dû la descendre pour des examens. À moins que... « Bonjour... » Ça commence fort. Cette chemise, quel ridicule ! Et puis le trépied : on se croirait dans un péplum ! Le bloc des infirmières. Si elles me voient passer, j'ai droit à la réprimande. Oh, pas du méchant. Une

simple remarque : c'est pas raisonnable. Pas raisonnable ! Et tout ça, c'est raisonnable ? Tout doux ! Je progresse. L'heure de la relève, je suppose... C'est la mauvaise heure, jamais personne... Tu peux bien claquer... C'est le temps intermédiaire... Courage ! Au bout, les ascenseurs. Suis déjà à bout de souffle. Sans même avoir couru ! Et puis cette chaleur ! Ils font ça pour qu'on soit à poil. Des fois qu'on aurait dans l'idée de filer à l'anglaise. Hep ! Vous n'avez pas payé la chambre ! Et toi le cul à l'air ! La sortie, ce n'est pas encore pour aujourd'hui. « Mes petits enfants vont venir. Il faut que je sois présentable. » Je sursaute. « Ça fait tellement longtemps. Ma petite fille est mariée, vous saviez ? Vite ! Je dois m'habiller. Je crois qu'ils vont m'emmener. Vous imaginez s'ils me trouvaient comme ça... » J'essaie d'imaginer. Elle a dû être belle. On a dû l'aimer. Des mots sortis du cœur. Tu es la femme la plus délicieuse... Qu'on ne saurait décevoir. Il n'y a rien de pire que de décevoir... Une lueur dans la nuit. Je réintègre ma chambre. Je ne suis pas au bout de mes peines. Cette quête a-t-elle un sens ? Se laisser aller. À la grâce de Dieu. Accepte... Non ! Non ! Non ! Quel intérêt y aurait-il à toujours suivre sa route ? Ce qui est tracé. Sans jamais dévier. Se laisser porter... À la merci des accidents de parcours. Sans réagir. Inerte. Vis ta vie. Point à la ligne. Eh bien non ! Je préfère vivre cent vies... Sans vie ! Des gouttes de sueur me coulent dans les reins. Voyons ! Depuis combien de temps suis-je ici ? Je serais bien en peine... Le corps, c'est une prison avec des permissions de temps à autre. A purgé sa peine ! Jusqu'à la récidive. Je gis sur le lit. Des émotions se succèdent : tantôt l'allégresse, tantôt la déprime. Au hasard d'une image. Les sons et les senteurs, par une curieuse alchimie mentale, je réussis à les reconstituer. Je me déroule comme une pellicule ultrasensible ! Tout par la pensée ! Est-ce l'ultime sagesse : ne plus bouger, voyager par l'esprit ? Je n'en suis pas là. Il faudra encore que je traîne

cet attirail de survie. Ça ne facilite pas les déplacements... La porte s'ouvre : de la visite. Merde ! Ils auraient pu prévenir. Je remonte le drap. C'est ignoble là-dessous. « Tu vas bien ? On t'a apporté des oranges ! » Je me sens lourd. Les choses commencent à se brouiller. Quelle est cette sonnerie dans mon dos ? Je ne peux plus l'arrêter. Ça s'emballe à l'intérieur. Surtout dans les oreilles. Ça cogne dur. Je fonds. Je suis allongé sur un nuage. J'ai le soleil en plein sur moi. Il y a des ombres. Ça me transperce mais je n'éprouve rien. La panique ! Et si « je » venait à disparaître... Je m'accroche au bord des deux mains. J'ai la tête hors de l'eau. Elle est là, penchée sur moi. Elle est belle. Le corsage laisse apparaître une bretelle noire. Putain qu'elle est belle ! Et soudain, le vide. Le froid. Des voix : eh bien ! Vous nous avez flanqué une sacrée frousse ! Vous vouliez partir avant l'heure ? Partir... C'est bien ça. Mais pour quelle destination ? J'ai longtemps pensé que le centre du monde devait être quelque part dans le Pacifique. Les Marquises. Gauguin. Brel... Ça doit être l'idéal pour s'en aller. Là où le ciel rejoint la mer. Et le bruit des cordages. Je prendrai l'avion. Une simple piste au milieu des palmiers. Une goélette et je poserai le pied sur l'atoll. Je serai enfin libre. Le vert de son corsage et l'or de ses cheveux pour seuls bagages...

Ainsi ils sont venus ! Je me renseigne : la famille, ce qui reste quand on est tout oublié ! Au moins, on n'a pas grand-chose à prouver. On peut se montrer désagréable. Qu'importe ! Y'aura bien une excuse au bout : on le savait. On s'était toujours douté. Déjà tout gosse. Et puis il a de qui tenir. On pardonne. Va pour cette fois ! Quand même, il l'a bien cherché. On s'est tué à lui dire. Mais vous savez comment sont les gens.

Leurs voix se sont consumées. Aussi n'ai-je fait aucun effort. Ça a fini par les lasser. Tant pis ! Tout a été trop vite. La faute à cet œil rond vissé sur moi : 1 000 watts pour vous débusquer, pour vous rappeler à eux, comment

dit-on ? Vous ramener à la vie ! Qu'aurais-je pu dire ? Pardon ! C'est pour une urgence. Promis, la prochaine fois, je partirai sans faire d'histoires. Ce jour... Il faut se hâter.

Ils se font face sur ce bout de trottoir, à deux pas du métro aérien. L'amie est partie. Sans doute propose-t-il de la raccompagner. Mais sa moto... Elle surprend son air malheureux. Elle dit rapidement : tu me suis. Périph'sud. La fraîcheur de la nuit. Les yeux fixés sur le stop. Ils sont arrivés. Il hésite. Tu peux entrer. Mon fils est chez ma mère. Il choisit le divan face à la loggia. Elle s'assoit à l'autre extrémité. Et maintenant, murmure-t-elle... Il se relève, se débarrasse de sa veste et s'agenouille devant elle. Elle glisse à terre. Il déboutonne lentement le corsage et fait tomber les bretelles noires. Il observe, ému, les grains qui naissent et durcissent à la surface de ses seins. Ils se redressent, finissent de se dévêtir sans un mot. Elle est nue, à présent. Il s'allonge. Ses doigts effleurent les boucles blondes. Il mordille lentement son oreille. Sa main descend jusqu'au sexe largement offert qu'il caresse doucement avant de le pénétrer d'un profond mouvement de reins. La jeune femme gémit. Il cède à l'onde de plaisir qui le submerge. Il s'est dégagé délicatement et regarde autour de lui : un calendrier dans le vestibule. Combien d'années déjà ? On dit parfois : j'ai laissé passer ma chance. Peut-on la rattraper ? Voilà. On a avancé en âge, acquis le savoir mais on ne peut plus rien en faire. Qu'est-ce qui m'attend désormais ? Le pire, c'est le quotidien. Comblé les heures, une à une. Les irrégularités du mur. Les yeux dans le vague : refaire ta vie, tout réécrire ou simplement exister et résister au temps, t'accrocher aux battements de ton cœur...

Ils sont venus me chercher. Un fauteuil roulant ! Pas brillantes vos analyses. Je baisse le nez comme pris en faute. C'est pourtant pas les excès qu'on fait ici... Je ravaie les mots de justesse. Je tente de détourner la

conversation. La Petite Dame du 312... L'Homme en Blanc ne répond pas. A-t-il au moins écouté ? Je serre les poings. Il doit bien se trouver quelque part une lucarne par où s'envoler, ne plus être contraint de souffrir de sinistres figures. Comme pour les éclipses : une convergence, un alignement, une fois tous les cent ans. J'ai loupé l'occasion. Dites, c'était où le faux pas, l'erreur fatale ? Passer ma chance... Allons mon p'tit monsieur ! Fini de rêver ! Elle me fait tourner comme un caddy de supermarché. L'entretien est terminé ! Je ne me suis rendu compte de rien ! Il fait froid, brusquement, dans ce couloir énorme. Et on vous fixe comme une bête curieuse. Les visiteurs du soir. Je me recroqueville. Y'a même des mômes. C'est pourtant pas un spectacle, la maladie ! On n'en perd pas une miette. On chuchote. T'as vu le monsieur ? Eh bien, il a pas été sage ! Il s'est mal conduit ! Pourquoi mêle-t-on continuellement la morale et la maladie ? Bien fait ! Il l'a voulu ! Voulu quoi ? Crever ? Hep ! Revenez ! Faites fausse route ! J'vais tout vous expliquer... C'est seulement l'enveloppe... L'écoutez pas ! Les malades, ça sait pas ce que ça dit...

Chambre 312. Les petits-enfants ne sont pas venus. D'ailleurs, ils ne viennent jamais. Quelle importance ? Dans cinq minutes, on lui apportera son plateau et tout sera oublié. Faut pas être trop sentimental... À nouveau seul. Ça fait un bruit d'enfer là-dedans. Tic-tac. Est-ce la vie qui passe ? On les met tous/dans des boîtes/petites boîtes toutes pareilles. Ce bon vieux Graeme Allwright. Lui au moins n'a pas pris une ride.

Si on partait en vacances... Il a dit ça sans le vouloir. Le tour de la pièce a duré une éternité. Les nuits sans sommeil, l'œil sur le portable, attendant un signe, dans le plus profond secret. Et les doutes – sur lui-même – qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? Il ajoute d'une voix absente : juste toi et moi. Elle a croisé les jambes. Il esquisse un geste mais renonce. Le silence se prolonge. Les doutes le re-

prennent. Il laisse échapper : tu as des projets ? Le regard de Diane devient farouche, sa voix tremble un peu : tout a été trop vite. Toi-même tu n'es pas libre. Ne m'en demande pas plus. Laisse-moi à présent. Il se détourne. Tu sais que je suis quelqu'un de compliqué, commence-t-il. Il ne termine pas et soupire : à quoi bon... À cet instant, il sent un mur infranchissable entre eux. Sa vie, il l'a vue se dévider au fil des années, a tenté de la saisir comme un reflet dans une vitrine, pauvre article de bazar auquel il a sans cesse tourné le dos. Devant lui : des choses convoitées, des choses qui font rêver, sans jamais entrer, sans s'engager, oser prendre des risques, choisir des tas de trucs à vous filer des regrets, des souvenirs à dix balles, des écrits de cartes postales. Ici, la mer et son goût salé, un peu plus loin, un coin de campagne. Et puis l'oubli, vers la fin : qu'a-t-on su de moi ? Et surtout : les faux départs, les arrivées manquées... Il se retrouve dehors sans avoir livré bataille, sans avoir dit ce qu'il avait sur le cœur. Ce serait si simple de renoncer. Une vie sans histoire ou une histoire sans vie... La sueur se met à couler. Cette sensation de chaud et froid n'est pas désagréable. Mais j'entends déjà l'Homme en Blanc : Voyons ! Vous prenez les choses trop à cœur et puis il faut vous faire une raison ! Le cœur-la raison ! Il continuera par un « inutile de vous inquiéter à l'avance. Tout finira bien par rentrer dans l'ordre. » Que répondre ? « Je m'en remets à vous. » ? Eh quoi ! Capituler en rase campagne ! Vivre sous assistance ? S'il vous plaît : un p'tit répit. Il faut que j'aille au bout. Le cœur a ses raisons...

Elle rouvre les yeux en entendant la porte claquer. A-t-elle eu tort ? Les vacances ? Rien de prévu. Mais aussi, pourquoi vouloir la bousculer ? Décider pour elle ? Faire comme si désormais il avait des droits sur elle ? De la fierté mal placée. C'est ce qu'aurait dit ma mère à l'époque. Bon, on ne se refait pas. Quelques semaines de plus ou de